REDIRECTION ÉCOLOGIQUE ET SOBRIÉTÉ INTENSIVE : quels modes de coexistence honorer ?

Nathan Ben Kemoun
Docteur en Sciences de Gestion, enseignant-chercheur à l'ESC Clermont Business School

Pauline Vigey
Économiste de formation, diplômée du Cerdi (Centre d'études et de recherches sur le développement international) et de l'Université Clermont Auvergne

Intégrée à la plupart des scénarios des organismes en charge de l'énergie en France, la sobriété semble s'imposer à nous, aussi bien du côté de la production que du côté de la consommation. Mobilisée dans de nombreux domaines, de l'architecture au numérique en passant par l'industrie textile, la notion de sobriété peine cependant à rendre palpables les transformations envisageables pour nos milieux et nos formes de vie. Les auteurs proposent dans cette contribution deux manières complémentaires, qui sont deux manières possibles de la concevoir : en extension, via les aménagements et les renoncements qu'elle nécessiterait d'accomplir ; en intensité, via l'amplification d'activités adossées à des infrastructures plus légères au plan environnemental ou moins nombreuses. Dans ce nouveau cadre, la distinction ne passe plus entre modération et excès à l'échelle de l'individu, mais consiste à décrire le déplacement ou la substitution des attachements existants vers des milieux de vie et d'apprentissage durables, à travers la réalisation d'enquêtes et de protocoles démocratiques. Nous parlons de sobriété intensive pour décrire cet horizon de pensée pratique. Contre une logique d'autolimitation ou des réponses strictement technologiques, y compris éco-technologiques, au changement climatique, cet horizon laisse entrevoir des activités, des modes d'existence et de coexistence susceptibles d'articuler une empreinte environnementale plus faible avec des bénéfices existentiels et sociaux à redéfinir et valoriser.

Nathan Ben Kemoun est docteur en Sciences de Gestion, enseignant-chercheur à l'ESC Clermont Business School. Ses publications interrogent les conditions de possibilité de politiques de sobriété accordées aux limites planétaires. Il est membre des laboratoires de recherche Origens Media Lab, CleRMa et MOST - Études Critiques en Management.

Pauline Vigey est économiste de formation, diplômée du Cerdi (Centre d'études et de recherches sur le développement international) et de l'Université Clermont Auvergne. Depuis bientôt 10 ans, elle œuvre avec *Que Fleurisse Ton Œil*, dans les champs de la production et de la médiation en art.

Lorsqu'elle concerne les modes de vie et la consommation des particuliers, la sobriété a souvent été décrite comme un ensemble d'efforts individuels et domestiques d'autolimitation et de réduction, comme le fait de chauffer son logement à 18°C au lieu de 20°C en hiver.

Cette définition médiatique de la sobriété présente selon nous deux limites importantes : d'une part, la focale est portée sur l'espace domestique, sans considération pour les loisirs, les évènements et les pratiques auxquelles s'adonnent les populations en dehors de leur logement (un temps libre qui représente en moyenne cinq heures par jour et par personne, selon les chiffres de l'INSEE) ; d'autre part, l'accent est mis sur des efforts personnels de diminution, sans attention portée au besoin de rendre sa vie plus ample, plus libre et plus significative.

Comme le remarque le philosophe Michaël Foessel, « les appels au salut collectif par la sobriété individuelle subordonnent la politique à la morale (...) Les apologies de la vie saine, l'hygiénisme, l'hypertrophie du concept de 'sécurité' sont devenus des lieux communs de la morale publique bien avant que la hausse vertigineuse des températures et l'extinction massive des espèces ne rappellent les hommes à leurs turpitudes. Vivre sobrement, sans excès d'alcool ou de tabac par exemple, était un mot d'ordre du capitalisme paternaliste, celui-là même qui, hégémonique au début de l'âge industriel, a puissamment contribué à détruire les écosystèmes compatibles avec la vie humaine (...) Faut-il, dans ce contexte, devenir sobre ? Peut-être si, du moins, la sobriété est pratiquée avec démesure et non pas comme une énième version de l'idéal ascétique[1]. »

1 Voir Foessel, M. (2022). Éloge de la démesure. *Philosophie magazine*, https://www.philomag.com/articles/michael-foessel-eloge-de-la-demesure.

Pratiquer la sobriété « avec démesure », comme l'envisage Michaël Foessel dans ce passage, nous semble ouvrir une voie pour d'autres orientations stratégiques, ajustées aux mutations profondes du climat et des sociétés humaines. Encore est-il nécessaire de savoir quelle démesure vouloir, sur quelles bases matérielles et pour quelles formes de vie. Quels espaces de démesure défendre ou amplifier dans un contexte de déplétion énergétique et matérielle, de mutation géologique et de fragilisation généralisée des milieux de vie ? C'est en ce sens que l'Anthropocène, notion introduite en 2000 par le chimiste de l'atmosphère Paul Crutzen, décrit autant une ère géologique nouvelle qu'une étendue existentielle et politique[2].

Avec l'accélération du changement climatique et l'épreuve aujourd'hui palpable d'un « effritement de monde, un monde fait de pièces et, parfois, en pièces » qui n'a plus rien de « complet, interconnecté, ontologiquement entier, continu, et donc accessible dans toute sa plénitude[3] », le problème des formes de vie ne constitue plus seulement une affaire de mœurs, d'ascèse ou d'éthique personnelle, mais une étendue politique touchant aux mondes, aux équipements et aux expériences personnelles et collectives qu'ils façonnent ou fragilisent.

Plus qu'une invocation générique à la modération des conduites, politiser la sobriété appelle en partie à une réinvention, aussi bien économique et matérielle que sociale des usages du monde.

La question est presque enfantine en ce sens : comment contribuer à faire émerger de nouvelles relations, inventer de nouveaux régimes de coexistence avec les entités matérielles du monde, et les êtres humains entre eux ?

LA VOIE DE LA SOBRIÉTÉ INTENSIVE

À côté d'une logique de sobriété *extensive* visant à réaliser des arbitrages et, dans certains cas, des renoncements à certaines activités ou certains usages, des conditions collectives d'épanouissement, d'apprentissage et de liberté pourraient être aménagées, investies et financées, dans une optique de sobriété *intensive*, complément en miroir d'une économie générale de la sobriété.

En partie hérité des travaux de l'ethnologue brésilien Eduardo Viveiros de Castro, le concept de sobriété intensive peut décrire l'acquisition et l'approfondissement de pratiques gestuelles, exerçables indéfiniment avec des équipements modestes en énergie[4]. Les pratiques musicales amateures, où les instruments de musique vieillissent aux rythmes des expérimentations sonores des musiciens, en sont un exemple, au même titre que l'ensemble des pratiques où s'exercent des facultés et se forgent des accomplissements, autant de perspectives d'instauration qui témoignent des « façons que nous avons de donner une certaine qualité à notre propre présence[5] ».

La revalorisation des gestes pourrait alors accroître une attention portée à la qualité même des transformations qu'ils promeuvent. Le philosophe David Lapoujade remarque en ce sens : « L'être n'est pas clos sur lui-même, refermé sur un en-soi inaccessible, il est sans cesse ouvert par les perspectives qu'il suscite. (...) Il ne s'agit pas d'être tel ou tel mais de conquérir de nouvelles manières d'être comme autant de dimensions de soi-même[6] ».

LES CONDITIONS DE LA SOBRIÉTÉ INTENSIVE

Par conséquent, le concept de sobriété intensive explicite également les conditions politiques d'instauration de mondes communs – des lieux, des modes d'existence et de coexistence – dans lesquels les gestes de chacun.e pourraient participer de l'affleurement d'une réalité plus vive ou plus expressive pour d'autres.

Plus qu'une invocation générique à la modération des conduites, politiser la sobriété appelle en partie à une réinvention, aussi bien économique et matérielle que sociale des usages du monde

En réponse au philosophe Tristan Garcia, les chercheurs Pauline Hachette et Romain Hüet se demandent par exemple : « Quand on parle d'intensité, il peut s'agir d'une quête de l'intensification de la vie au sens où un individu, dans sa vie ordinaire, pourrait rechercher une manière d'éprouver la qualité affective de ses gestes. (...) En somme, comment investissons-nous la vie quotidienne ? Est-elle l'occasion d'éprouver la qualité de notre être ou en sommes-nous tenus à une rigoureuse absence à nous-même voire à un rapport d'étrangeté vis-à-vis de ce que nous sommes 'tenus' de faire ? C'est peut-être aussi à cela que renvoie l'idée 'd'intensité' : rechercher une vie expressive qui voisine avec les autres vies ? Ainsi, il y a d'un côté l'intensité qui est facilement récupérable en allant par exemple au parc d'attractions, et de l'autre, une quête d'intensification qui renvoie moins à quelque chose d'éphémère, mais plus à un rapport de consistance : consistance du rapport à nos gestes quotidiens ou des moments que nous sommes en train de construire[7]. »

À une échelle inédite, l'anthropocène interroge la valeur que nous accordons à nos expériences de vie et aux dispositifs techniques dont elles dépendent. Ne plus considérer l'ensemble des infrastructures comme des évidences, des entités actives, flamboyantes et parfaitement durables, permettrait aussi de soumettre cette armature à de nouvelles valuations, de nouvelles optiques de discernement et d'orientation.

À titre d'exemple, le programme de recherche « La redirection écologique des équipements sportifs[8] » porté par le collectif Origens Media Lab vise à enquêter auprès de communes et d'élus qui ne savent plus toujours quoi faire des infrastructures nombreuses, complexes et fragiles, qui deviennent parfois trop coûteuses en fluides (gaz, chauffage, électricité, eau...) mais aussi en frais d'entretien, de maintenance, voire de rénovation, dans un contexte géologique et politique marqué par des périodes de stress hydrique importantes et une augmentation palpable des coûts de l'énergie nécessaire pour maintenir l'ensemble de ces équipements en état d'usage.

2 Le terme Anthropocène fait l'objet de débats au sein de la communauté scientifique. Fin mars, une commission de l'Union internationale des sciences géologiques a rejeté le terme comme géologiquement valide.

3 Landivar, D. & Monnin, A. (2022). La dignité de l'objet face à l'arrêt du monde. Entre déclosion et forclusion, instauration et destauration. Haeringer A.-S. & Tornatore J.-L. (dirs), *Héritage et anthropocène. En finir avec le patrimoine*, chap. 6 p. 167-176, Éditions L'Arbre Bleu.

4 Monnin A., Ben Kemoun N. (2022). La sobriété comme suffisance intensive. L'exemple de la musique. *La musique en mouvements*. Centre National de la Musique.

5 Macé, M. (2011). *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, NRF Essais, p.207.

6 Lapoujade, D. (2017). *Les existences moindres*, Paris, Éditions de Minuit, pp.45-49.

7 Garcia, T., Hachette, P., et Huët, R. (2021). Produire des subjectivités résistantes. *Socio-anthropologie*, 44. URL: http://journals.openedition.org/socio-anthropologie/10955.

8 Programme de recherches « La redirection écologique des équipements sportifs », Origens Media Lab (2019-2023). Voir : https://origensmedialab.org/closing-worlds.

Le protocole d'enquête ouvert dans ce cadre vise notamment à poser la question des attachements à ces infrastructures : « Qui sont les personnes attachées et dépendantes à ces entités ? Pour quelles raisons ? Quelles valeurs associent-elles à la piscine ? Et pour quels modes de dépendances ? Ces attachements sont-ils des attachements à l'infrastructure elle-même ou à ses attributs ?

Dans ce cas, comment maintenir les attributs tout en abandonnant l'infrastructure en question[9] ? »

Selon l'anthropologue Diego Landivar, « le moment politique de l'Anthropocène se joue justement dans ces micro-dossiers, ces minuscules affaires qui apparaissent sur la ligne de crête, entre biosphère et technosphère. » En réponse à ces dossiers qui se multiplient aujourd'hui, nous pourrions notamment imaginer de nouvelles instances démocratiques d'enquête et d'arbitrage en charge de « déterminer quelles sont les activités, équipements, systèmes techniques sacrés (à conserver et faire perdurer) et ceux qui ne le sont plus. Mais surtout, quels sont les attachements à préserver ou à réaffecter afin de sacraliser, là aussi, l'accompagnement des acteurs qui seront touchés par des processus de fermeture.[10] »

VALORISER LES PRATIQUES SOBRES ET INTENSIVES

Valoriser certaines pratiques gagne en importance dès lors que certaines activités, certains dispositifs ou certaines modalités de réalisation sont abandonnés au profit d'autres réalités. L'anthropocène nous enjoint à penser tant ce à quoi nous tenons que ce à quoi nous pourrions renoncer.

Selon Vincent Rigoulet et Alexandra Bidet, il pourrait notamment s'agir de valoriser « les activités ayant le minimum d'effets négatifs sur la biosphère, et le maximum d'effets positifs internes sur/en chaque être humain et la collectivité qu'il forme avec ses semblables (...) Car la désaffection, le nécessaire abandon d'objets et d'activités auxquels nous sommes encore attachés, ne peut durablement réussir que s'il s'accompagne d'un processus de substitution, si les activités délétères pour l'humain et les autres vivants sont remplacées par d'autres, davantage encore sources continuées de plénitude[11] ».

La numérisation du monde et l'accélération des usages du temps ont appauvri le statut, l'importance, la mise en partage et l'accès à de nombreuses pratiques à faible coût environnemental et forte promesse de réalisation[12]. Cet amenuisement regrettable constitue en même temps un réservoir infini de réalités, de plans et de perspectives à déclore. Favoriser une forme de « pluralisme ontologique », comme le défendent une large part des sciences sociales contemporaines, pourrait alors consister à amplifier, financer ou prioriser la démocratisation de ces apprentissages - autant d'expériences où se jouent, s'éprouvent et se cultivent des savoir-faire, des savoir-être, des aptitudes et des sensibilités.

REPENSER NOS RELATIONS AUX AUTRES

La situation climatique dans laquelle nous sommes engagés accentue aussi la question des agencements relationnels à travers lesquels nous nous rendons capables de résister à l'absence d'horizon – social, existentiel et politique –, et constituons de nouveaux centres d'invention, non pas seulement dans des hétérotopies, des univers alternatifs ou des communautés nouvelles, mais dans des pratiques de vie qualitativement différentes, y compris pour des territoires fortement urbanisés ne correspondant pas à l'imaginaire écologique habituel.

Le concept de sobriété intensive peut décrire l'acquisition et l'approfondissement de pratiques gestuelles, exerçables indéfiniment avec des équipements modestes en énergie

Se demander « quels modes de coexistence inventer, soutenir et intensifier désormais » consisterait à accentuer les rapports entre formes de vie, prétentions vitales et justifications d'existence. Comme le montrent de nombreux travaux, des relations interpersonnelles nourrissent parfois le désir d'apprendre, de porter sa vie à des degrés d'être plus substantifs. Certains agencements relationnels soutiennent la constitution d'une éthique : des formes de rapport à soi qui seraient plus difficiles ou plus heurtées sans eux. Ces relations sont susceptibles d'offrir plus de réalité, de poids ou de valeur aux diverses expériences que nous faisons du monde. L'amitié, l'expérience amoureuse ou associative, la participation à un collectif d'enquête ou de création, sont de cet ordre, lorsqu'elles sont portées à des degrés d'existence affectif, ontologique ou politique élevés. Elles s'apparentent parfois à des « sociétés épistémiques » – génératrices de savoirs et d'avenir – où s'expérimentent d'autres versions de nous-mêmes et d'autres formes de vie.

VALORISER LES LIEUX D'EXPÉRIMENTATION COLLECTIVE

À bien y réfléchir, beaucoup de lieux et de dispositifs modestes au plan énergétique et matériel participent d'ores et déjà à une intensification pérenne de nos usages du monde.

9 Landivar, D. (2022). Comment fermer une parenthèse moderne : Le cas des piscines. *Multitudes*, 89, 200-203. https://doi.org/10.3917/mult.089.0200.

10 Idem.

11 Rigoulet, V. et Bidet, A. (2023). *Vivre sans produire. L'insoutenable légèreté des penseurs du vivant.* Éditions du Croquant, p.124-125.

12 Ben Kemoun, N. (2022). *La dépossession matérielle comme espace de convalescence.* Thèse de Doctorat. Université Paris-Dauphine. https://www.theses.fr/2022UPSLD026.

Certains centres d'art, ateliers d'écriture, de musique ou dessin, certains cafés et certaines associations, certains lieux de soin et d'hospitalité, permettent ainsi de se réunir pour faire exister davantage ou différemment la pratique, le savoir-faire et les créations qu'ils soutiennent et socialisent.

Comme le suggère le poète français Jean-Pierre Rosnay, aller écouter ou dire de la poésie dans un café ouvert à ces fins n'est pas une manière de nourrir une idée fixe et arrêtée de la poésie, mais à l'inverse, de faire vivre une parole « contagieuse et inévitable[13] » selon ses mots, faire exister plus largement l'ensemble des poèmes, des auteurs et autrices qui y gagnent alors en présence, en étendue et en réalité sociale, apprendre à « composer avec le non-individuel qu'il y a en nous, avec la communauté qui nous traverse et nous entre-façonne[14] », « une parole qui s'effectue contre le développement de 'relations fantomatiques entre les hommes' et le genre de vie (d'individualité, de communauté) qui s'ouvre avec cela[15] ».

Il existe en pratique une large diversité de manières de faire exister ces formes, de promouvoir leurs existences, de les rendre plus réelles en les socialisant. Quand elles impliquent des dépendances modérées et des infrastructures pérennes, ce sont notamment les occasions de rencontre entre des créations, des pratiques et des formes de vie que nous pourrions notamment valoriser.

De fait, la plupart des lieux dédiés à de telles rencontres, en France, n'échappent pas aux désorientations ouvertes par le changement climatique. Des pans entiers de ces mondes et de leurs activités semblent à la fois traversés par ces questionnements, mais aussi au cœur des formes de coexistence qui préfigurent d'autres conceptions de l'avenir et d'autres possibilités de vie.

Dans le contexte que nous avons décrit, nous pourrions réfléchir aux dispositifs de valorisation, notamment économiques, des lieux où s'expérimentent des modes de coexistence plus libres et plus intensifs, moins dépendants en ressources et en matériaux. L'Anthropocène implique en situation de nouvelles clés de répartition pour des orientations stratégiques, organisationnelles et politiques mieux ajustées aux temps qui viennent.

Les questionnements sur les devenirs de l'art en sont emblématiques. Comme le suggère l'enquête que nous avons débutée en février 2022[16], certains espaces et centres d'art semblent préfigurer des rapports sociaux à cultiver à travers et par-delà ces lieux.

Certains de ces lieux se trouvent souvent aux avant-postes des mutations qui affectent les formes de vie, les pratiques artistiques, les différentes activités et les métiers qui œuvrent à leur existence. D'autres façons d'y vivre et de faire ensemble pourraient être décrites et expérimentées depuis ces situations, si nous apprenons à considérer ces lieux, les personnes qui y travaillent et les êtres qui en dépendent, comme autant d'alliances probantes pour cheminer dans l'incertain. L'exploration et la mise en discussion de nouveaux usages du monde – les loisirs, les temps libres et les manières de faire – pourraient dessiner en actes les formes de sociabilité pérennes capables de nous étendre, indéfiniment, sur des bases matérielles modestes et suffisantes. La réussite de ces aménagements dépendrait alors de leur degré d'ouverture, d'inclusion, de réciprocité et de justice sociale.

13 http://jean-pierre-rosnay.org/.

14 Macé, M. (2011). *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, NRF Essais, p.217.

15 Idem. p.244.

16 En partenariat avec le centre d'art 3bisF, un programme de recherche, « Art, soin, citoyenneté ».

CONCLUSION

Dans l'ensemble, sobriété extensive et sobriété intensive ne se commandent pas, mais supposent des enquêtes attentives, des protocoles démocratiques et des arbitrages concertés de renoncement ou d'amplification. Comme le remarquent Alexandre Monnin et Diego Landivar, « l'inconstructibilité du monde ne se décrète pas, mais se forme dans tous les interstices diplomatiques entre des versions différentes du monde[17] ».

Dans cet article, nous voulions montrer qu'une économie générale de la sobriété pourrait articuler des arbitrages *extensifs* (impliquant des protocoles de renoncement, l'abandon de certains projets, de certains agendas et certaines manières d'envisager le futur) avec des arbitrages *intensifs* visant l'accompagnement des publics et de leurs attachements vers des infrastructures moins nombreuses et pérennes ; généraliser des apprentissages peuplés d'affects, de récits et de gestes, « une société d'abondance étant en même temps en-deçà ou au-delà de la nécessité – suffisance et extravagance se renforcent mutuellement[18] ».

La situation terrestre, climatique et sociale contemporaine nous invite à investir des questions majeures de démocratie, en particulier en matière de stratégies organisationnelles et de politiques publiques.

De quels mondes et de quels équipements assurer l'entretien ? Quelles expériences préserver voire sacraliser ? Comment restreindre les dépendances et les pressions environnementales qui leur sont associées ?

En symétrie, comment valoriser les apprentissages, les pratiques et les gestes susceptibles d'accroître la qualité existentielle des relations au monde, en diminuant le recours à l'énergie et sans contracter de nouvelles dépendances ? De quels modes de coexistence nous inspirer et comment prêter attention aux lieux où se défendent et se risquent des intensifications pérennes de la participation au monde ?

Quels lieux, quelles formes relationnelles et quels horizons favoriser pour que la sobriété ne demeure par le paramètre pivot et implicite de décisions politiques insensibles, froides et autoritaires, ou exclusivement techniques et ingénieuriales ? Comment développer simultanément un art, une politique et une technique des arbitrages qui se présentent et se multiplient pour de nombreux territoires ?

Dans cette période incertaine, ouverte et hésitante, quels agencements relationnels et quelles alliances cultiver pour résister à l'amincissement de nos possibilités réalistes et pérennes de coexistence ?

17 Landivar, D. & Monnin, A. (2022). La dignité de l'objet face à l'arrêt du monde. Entre déclosion et forclusion, instauration et destauration. Haeringer Anne-Sophie & Tornatore Jean-Louis (dirs), *Héritage et anthropocène. En finir avec le patrimoine, chap. 6 p. 167-176,* Éditions L'Arbre Bleu.

18 Viveiros de Castro, E. (2019). *Politique des multiplicités. Pierre Clastres face à l'État.* Éditions Dehors, p.84.